

CHAPITRE I

*Everyday seems like murder here.*

CHARLEY PATTON

CETTE NUIT-LÀ, la Lune grosse, blafarde, s'était encore éloignée de la Terre. Son refroidissement s'était vraisemblablement accusé. Elle semblait grelotter dans le ciel éteint. Depuis des années, les planètes prenaient leur distance. Dans leur course, elles accentuaient un écart de plus en plus évident, comme si l'ici-bas ne séduisait plus l'immensité cosmique. Les jeunes étoiles avaient disparu. En catimini, les astres foutaient le camp. Les corps célestes répugnaient à s'approcher de la vieille croûte terrestre. Au loin, ils formaient un nuage de poussières sculptées, vagues et fières. Seul le Soleil venait encore flirter lourdement avec l'horizon, tout en le menaçant d'un viol prochain, terrible, et d'ardeurs infernales. Les hommes de science n'arrivaient pas à expliquer ces phénomènes que beaucoup encore refusaient de reconnaître en préférant parler de perception, de leurre sensoriel. Néanmoins, pour tous ses habitants, la Terre était abandonnée du ciel. Elle n'attirait déjà plus la pitié de l'empyrée. Les plaisirs et les rencontres sidérales l'avaient désertée. On savait sa fin proche. Une longue agonie pourtant ne lui serait pas épargnée. Ses lamentations, ses

tremblements et soubresauts n'y feraient rien. Elle était condamnée à sa propre éclipse.

Cette nuit-là, la nuit du 14 au 15 novembre, sous la Lune marmoréenne, distante, quelques gouttelettes plates d'une pluie froide s'étalèrent brusquement sur les visages délabrés et tordus. La masse grossière se mit alors à remuer. L'ondée glacée, escortée des vents lugubres et mugissants de novembre, força l'amas humain à se mouvoir rapidement. Il y eut des grognements sourds, des gémissements ennuyés, encore assoupis. Certains corps se dégageaient bien vite du groupe en rampant. Ils allèrent se mettre à l'abri devant la porte d'une boutique qui offrait un large auvent rescapé des temps meilleurs. En se détachant de l'ensemble, les membres qui, par instinct, fuyaient en s'ébrouant détruisirent la cohésion du tas. Dans la bousculade, les uns tombèrent sur les autres, pêle-mêle. Quelques mains furent écrasées. Des pieds broyés. Des peaux se virent déchirées. On entendit le bruit mat de chairs touchant avec rudesse et surprise le sol. Des cris fusèrent, des insultes jaillirent. L'agglomérat se défit prestement, chacun tentant de trouver refuge dans un coin pas trop loin, sous une petite marquise à moitié éventrée, dans une embrasure recouvrant un sol plein de détritits où, malgré les pluies incessantes, l'odeur d'urine persistait, forte et âcre. Précipitamment, le trottoir fut déserté. Plus loin, un essaim de créatures ayant eu la chance de s'abriter sous des bâches transparentes ne semblait pas souffrir de l'ondée qui devait pourtant heurter durement le plastique des toiles de protection et créer un

tremblement tapageur. Les bourrasques cherchaient à s'engouffrer dans ces baraques de fortune bien fragiles. Mais, pour le moment, les êtres sous les abris restaient engourdis, somnolents. Le crachin froidasse de cette nuit de novembre ne les avait ni surpris ni agacés. Le sort les avait favorisés.

Ceux qui avaient été mouillés auraient pu les regarder avec haine et colère en se désolant de leur propre sort. Mais ils étaient trop occupés à se traîner lamentablement vers quelque ouverture ou à se lover dans quelque trou. Il fallait, sans trop y penser, vite, vite, dénicher un endroit où se protéger. La jalousie et la vengeance viendraient plus tard. On trouverait bien moyen de voler un fond de bouteille de bière ou des mégots à ceux des bâches qui décidément, depuis plusieurs mois, prenaient leur aise.

Les temps étaient extrêmement durs pour toutes les créatures de la rue. À l'approche de l'hiver, il fallait s'organiser. Malgré des étés de fournaise où les feux de forêt recouvraient la planète d'une fumée épaisse, désagréable, la Terre, dans son ensemble, connaissait des périodes froides résolument polaires. Maintenu artificiellement, la vie était sans cesse menacée. Les famines faisaient rage. Le prix des denrées était devenu scandaleux. Les riches tentaient désespérément de conserver leur territoire. Ils se comportaient comme si l'apocalypse ne concernait que la misère. Seuls les pauvres allaient disparaître. C'est ce que l'on se bornait à penser. La Ville avait interdit de nombreux lieux qui, encore deux ou trois ans plus tôt, selon les saisons, pouvaient faire le bonheur de tous les gueux.